

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L E
GENERAL CUSTINE,
A S P I R E ,

Fait historique , en deux actes , à grand
Spectacle , mêlé de chants et de danses.

Par les Citoyens D... D...

*Représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-
comique , pour la première fois , dans le mois
de Novembre 1792 , l'an premier de la
République Française.*

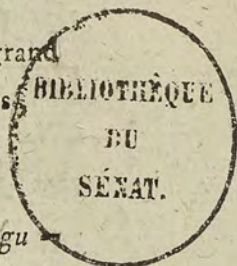
Les Directeurs de Théâtres , dans les
Départemens , obtiendront la permission de
représenter cet ouvrage , en s'adressant au ci-
toyen *Prat* , café de l'Ambigu-comique , qui
leur expliquera les conditions des Auteurs.

A P A R I S .

Se vend au Spectacle de l'Ambigu-comique.

Prix , Sols.

1 7 9 2.



PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL CUSTINE.

LE COLONEL HOUCHARD.

UN VÉTÉRAN.

DEUX JEUNES SPIRIENNES.

UNE VIEILLE SPIRIENNE.

UN JEUNE VOLONTAIRE.

UN ÉMIGRÉ.

UN AIDE DE CAMP.

UN OFFICIER.

DEUX JEUNES RELIGIEUSES.

UNE VIEILLE RELIGIEUSE.

L'ÉVÊQUE DE SPIRE.

DEUX CHANOINES.

MAGISTRATS.

SAPEURS.

Citoyens, Soldats, Français & Autrichiens, &c.



L E
GÉNÉRAL CUSTINE

A SPIRE,
FAIT HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
(*L'action se passe sur une place publique.*)

CUSTINE, OFFICIERS, SOLDATS,
PEUPLE.

C U S T I N E.

INTREPIDES guerriers de la Liberté, vous qui brisâtes hier à coups de hache les barrières et les portes de Spire; Français, que je suis fier de commander à des hommes tels que vous !... Vous êtes entrés en Allemagne; vous avez marché vers vos ennemis; vous les avez combattus; et ces Autrichiens si menaçans quand le péril est loin d'eux, ces Autrichiens qui font la guerre en Cannibales, ont été mis en fuite comme des nuées d'insectes malfaisans sont dispersées par les vents en courroux. Les uns ont mordu la poussière; les autres ont rendu les armes, ou trouvé dans le Rhin un vaste tombeau. Quelle gloire, quel bonheur pour vous, ô mes amis! d'avoir aussi bien soutenu l'honneur de la République Française, d'avoir appris aux despotes ce qu'ils ont à redouter du choc des

hommes libres ! mais nous n'avons encore rempli que la moitié de notre devoir. Français , ce n'est point assez de vaincre ; il faut être doux , humains , généreux envers les vaincus. Notre mission n'est pas de conquérir , de donner des fers aux Nations , mais de rompre leur joug , de les rendre à elles-mêmes , en un mot , de faire triompher la cause sacrée de la nature , de la raison , et de l'humanité. Allez donc dans vos Bataillons. Veillez sur le soldat ; empêchez que des malveillans ne l'égarer , ne l'entraînent au pillage , et ne souillent , dans ces contrées , la gloire du nom Français. Allez... Vous , colonel *Houchard* , demeurez ; je suis bien aise de vous entretenir.

(Les Officiers & les soldats se retirent.)

S C E N E I I.

CUSTINE, HOUCHARD.

C U S T I N E.

Eh ! bien , mon cher *Houchard* , c'est pourtant à vous , c'est à votre prudence que je suis redevable des succès d'hier. J'ai admiré votre ardeur dans la mêlée , votre intrépidité , votre sang-froid , et la manière sage avec laquelle vous guidiez vos soldats. Mon ami , je vous en remercie au nom de la République. Vous êtes digne de la cause que vous défendez , et votre ame est à la hauteur de la Liberté. Je vais écrire au conseil exécutif , pour lui rendre compte de cette victoire , et je vous jure que vous ne serez pas oublié dans ma dépêche.

H O U C H A R D.

Mon Général , point de louanges , point de remerciemens. Dites-moi tout simplement que j'ai fait mon devoir , et je me trouverai assez récompensé.

C U S T I N E.

Eh ! bien , que votre belle ame jouisse donc comme elle le mérite... Oui , mon cher *Houchard* , vous avez fait votre devoir.

H O U C H A R D.

O généreux *Custine* ! cette assurance de votre bouche me paroît préférable à toutes les richesses , à tous les honneurs , à tous les prestiges de la renommée. Et que sont-ils en effet auprès de la jouissance inexprimable que procure à un bon Citoyen la conviction intime d'avoir bien servi la Patrie ? Mon Général , un tel éloge , de tels sentimens , sont pour moi le bonheur... mais dites-moi... êtes-vous bien sûr que vos soldats ne se laisseront point séduire par les agitateurs qui se glissent dans nos armées , pour y fomenter le désordre ? Etes-vous bien sûr qu'ils respecteront les propriétés des habitans de cette place ?

C U S T I N E.

Mon ami , je vous avouerai que je ne suis pas sans inquiétude à ce sujet. Vous connoissez les soins infatigables que j'ai pris pour dresser mes troupes à la discipline. Jusqu'à présent , je n'ai pas eu à m'en plaindre. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore été à l'épreuve où ils se trouvent aujourd'hui ; et quoique je sois certain que la masse de mon armée est saine , je crains que des malveillans qui , jusqu'à ce jour ont échappé à ma surveillance , n'égarent le Patriotisme de quelques soldats.

H O U C H A R D.

Vos craintes sont fondées , mon général ; oui , parmi ces braves volontaires qui ont abandonné leur état , leurs femmes , leurs enfans pour voler à la défense de la Patrie , il est des hommes très-suspects et animés d'intentions perfides. Sans cesse ils haranguent leurs

camarades ; ils échauffent les têtes ; ils répandent des germes de discorde et d'insubordination... général, un soldat qui passe son tems à faire des motions , sera toujours un mauvais soldat. Le premier devoir des guerriers est d'obéir à la discipline,

C U S T I N E.

Si, malgré toutes mes précautions, ce que nous redoutons arrivoit, si quelques soldats indignes de servir sous les drapeaux de la Liberté s'oublioient au point de commettre des actions déshonorantes...

H O U C H A R D.

Il faudroit un exemple, général.

C U S T I N E.

Terrible, mon ami, terrible.. mais espérons que nous n'aurons point à punir, que nous n'aurons que des eloges à donner.

H O U C H A R D.

Je le souhaite... mais quel est ce bruit que j'entends ?

C U S T I N E.

C'est une troupe de jeunes beautés, suivies d'un peuple nombreux, et qui s'avancent vers nous.

H O U C H A R D.

Elles viennent sans doute, au nom de leurs familles, féliciter un chef qui fait présider l'humanité à la victoire.

On voit entrer une foule de jeunes filles, vêtues de blanc, avec des rubans tricolores pour ceinture. Elles tiennent en mains des guirlandes & des couronnes de fleurs. Au milieu d'elles sont des citoyens & citoyennes de différens âges.

SCENE III.

HOUCHARD, CUSTINE, JEUNES
FILLES, UN VÊTE' RAN etc.

*Après une courte danse, une jeune Spirienne
offre à Custine une couronne civique, & chante
les couplets suivants :*

COUPLETS.

D'un héros qu'anime la gloire
Chantons l'éclatante valeur ;
Lorsqu'il enchaîne la victoire
Il captive aussi notre cœur.
Au nom d'un peuple heureux de frères
Il apporte la Liberté ;
Pour lui les enseignes guerrières
Sont celles de l'humanité.

Des fers étoient notre partage,
Le crime nous dictoit des loix.
Le français vient ; plus d'esclavage ;
La vertu nous rend tous nos droits.
Ah ! bénissons notre défaite
Vaincus , nous sommes triomphants.
La Liberté sur nous s'arrête ;
Nous serons aussi ses enfans.

Cruels tyrans , sur vous la foudre
S'apprête à tomber en éclats ;
Le Français va réduire en poudre
Et vos trônes et vos soldats.
Chaque peuple déjà l'appelle ,
De vous abattre impatient ;
Français, tu soufflas l'étincelle ;
Bientôt suivra l'embrasement.

CUSTINE.

O mon ami ! quel tableau comparé à
celui que présentent les horreurs d'une
bataille ! (*Au peuple.*)

Citoyens , vous dont le sort de la guerre
m'a confié la destinée , si vous y consentez ,

le jour qui vous a remis en la puissance des Français , sera pour vous un jour de victoire. Vous gémissiez , depuis bien des siècles , sous un joug avilissant , nous venons vous en délivrer. Secouez les chaînes du despotisme ; osez vous asseoir avec nous au banquet de l'Egalité ; nous vous en offrons tous les moyens ; nous vous protégerons ; nous vous seconderons , et vous sentirez bientôt avec délices quelle différence il y a entre la vie de la Liberté et le sommeil de l'esclavage ... regardez mes soldats comme des hôtes , des amis , des frères qui sont venus vous rendre vos droits. S'il s'en trouvoit qui fussent assez lâches pour violer l'hospitalité , un châtement sévère vous en feroit justice ... de votre côté , citoyens , j'espère que vous ne leur refuserez aucun des secours que leur situation pourroit exiger , et que l'humanité commande. Tout ce que l'on consommera , sera payé dans le jour. Comptez sur ma promesse ... adieu ; je vous quitte pour un moment ... suivez-moi mon cher Houchard ; je veux voir si les consignes sont observées , et si le soldat Français ne commet aucun désordre. (*Il sort avec Houchard.*)

S C È N E I V.

LES JEUNES FILLES , LE VÉTÉRAN ,
CITOYENS ... etc.

UNE JEUNE SPIRIENNE.

Mais je n'y conçois rien. On ne cessoit de nous répéter que les patriotes Français étoient des barbares altérés de sang , et il se trouve que c'est tout le contraire ; rien n'est si doux ni si aimable qu'eux.

UN AUTRE.

On nous disoit que nous serions toutes perdues, toutes dévorées, si l'on prenoit la ville; et tout au contraire, la ville est prise, et c'est une réjouissance continuelle.

LA PREMIERE SPIRIENNE.

Il faut avouer qu'on nous avoit bien trompées !

LE VÉTÉRAN.

Oh ! je le savois bien, moi, qu'on vous induisoit en erreur, je les ai combattus jadis, ces Français; j'ai été leur prisonnier, et il n'est pas de traitement humain et bienfaisant, que je n'en aye reçu. Aussi je n'ai jamais cru un seul mot des calomnies répandues contre eux.

UNE VIEILLE FEMME.

Comme leurs chefs sont affables et polis ! ce général *Custine*, par exemple, eh ! bien, ça n'est pas plus fier que le moindre soldat.

LE VÉTÉRAN.

Voilà justement le vrai moyen d'être aimé, d'être obéi. Mais nos tyrans ont d'autres maximes. C'est par la terreur, c'est en nous dégradant qu'ils nous conduisent; aussi ne réussissent-ils à faire de leurs soldats que des automates sans principes et incapables de grandeur d'ame.

LA PREMIERE SPIRIENNE.

Mes amies, mes amies, voilà le Général Français qui revient vers nous avec plusieurs officiers. Préparons-nous tous à recevoir de notre mieux ces braves gens qui se conduisent comme nos amis.

LE VÉTÉRAN.

Ajoutez, qui viennent nous rendre heureux, si nous voulons suivre leur exemple.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CUSTINE, HOUCHARD.

OFFICERS, etc.

CUSTINE, à Houchard.

Nos soupçons étoient injustes, brave Houchard. Vous le voyez, grâces aux soins de nos frères d'armes, le bon ordre regne dans l'armée. Les défenseurs de la Liberté Française sentent la nécessité de la discipline pour avoir des succès constans, et je m'aperçois que bientôt ils ne nous laisseront plus rien à désirer. Alors, mes amis, nous pourrions tout attendre de leur valeur.

HOUCHARD.

Général, je partage votre opinion sur l'armée à laquelle vous commandez. Mais cela ne m'empêche pas de craindre encore les pièges des hypocrites. Il en est tant qui sous le voile du Patriotisme cherchent à tout désorganiser !

CUSTINE.

Mon ami, je suis loin de m'endormir dans une aveugle confiance. Rassurez-vous. J'essaierai tous mes efforts ; j'emploierai toutes les mesures possibles, afin de prévenir le crime... Mais j'apperçois nos blessés, suivis des prisonniers Autrichiens qui viennent déposer leurs armes au milieu de la place.

On voit défiler, quelques blessés, ensuite viennent les prisonniers Autrichiens entre deux rangées de soldats & de volontaires Nationaux.

S C E N E V I.
 LES PRECEDENS, LES BLESSES
 FRANÇAIS, PRISONNIERS etc.

C U S T I N E, aux blessés.

Généreux guerriers, qui avez eu le bonheur de répandre une partie de votre sang pour la Liberté, la patrie estime votre courage. Comptez qu'elle en sera reconnoissante; on va s'empressez à vous procurer les secours que votre situation demande, afin de conserver à la république des braves et intrépides défenseurs.

U N J E U N E V O L O N T A I R E blessé.

Mon général, un boulet de canon m'a emporté ce bras; mais il m'en reste encore un, celui avec lequel je tiens mon sabre, je veux également le perdre en combattant les tyrans.

C U S T I N E l'embrassant.

Brave Marseillois, vous dont les frères d'armes ont ranimé dans Paris le feu sacré du patriotisme, je n'oublierai jamais votre dévouement héroïque.

LE J E U N E V O L O N T A I R E.

Général, quand vous voudrez me récompenser, placez moi de manière à courir le risque de perdre mon autre bras.

C U S T I N E.

Mon ami, comptez sur *Custine*... que l'on emmène ces braves gens, et que tous les secours de l'art soient prodigués à leur état.

(Les blessés sortent.)

S C E N E V I I.

LES PRECEDENS, excepté les Blessés.

C U S T I N E, aux prisonniers.

Vous que la victoire a fait mes prisonniers,

soldats , ne vous alarmez point. L'humanité adoucira votre sort , et tous les citoyens Français se complairont à vous traiter en frères. Puissiez-vous , au milieu d'eux , apprendre à détester l'esclavage et à ne faire désormais la guerre que pour la conquête ou la défense de la Liberté ! .. avancez , et déposez ici vos armes.

Les prisonniers défilent , & font un monceau de leurs armes , au milieu de la place.

U N O F F I C I E R.

Mon général , ceux-ci sont des émigrés.

C U S T I N E.

Mes amis , distinguons les traîtres d'avec les ennemis que nous combattons loyalement ; que les armes de ces scélérats ne souillent point les trophées de notre victoire. Qu'on les emporte , et qu'on les brise. Après avoir été dans les mains de ces perfides , elles ne peuvent servir à des Français. Hommes lâches et dénaturés , qui vous repaissiez de l'espoir barbare de déchirer le sein de votre Patrie , la Nation a déjà prononcé sur vos crimes. Vous demeurerez dans les fers jusqu'au moment où le glaive de la Loi descendra sur vos têtes.

U N É M I G R É.

Que nous dit-il !. O ciel ! traiter ainsi des hommes qui ont défendu avec tant de courage la majesté du trône et l'honneur de la noblesse.

C U S T I N E , à l'Officier.

Mon ami , faites leur ôter ces marques de distinction ; qu'on les foule aux pieds , et que l'on me délivre de l'aspect de ces monstres.

L' É M I G R É.

Bon Dieu ! bon Dieu ! quel renversement ! sacrifier à la populace , qu'on pourroit faire

taire , des hommes dont l'origine se perd
dans la nuit des tems !

H O U C H A R D .

Soldats , qu'on les entraîne ; leur présence
empoisonneroit l'air que nous respirons.

(*On emmène les émigrés.*)

S C E N E V I I I

LES MÊMES , *excepté les Prisonniers.*

C U S T I N E .

Et de tels hommes ne meurent pas de honte
et de remords ! . . . Mais qu'est-ce que j'en-
tends !.. (*On entend le tambour.*) On rappelle ,
je pense... Mais oui. Que seroit-il donc ar-
rivé ?.. Un aide de camp accourt vers cette
place. Ah ! volons au-devant de lui , et sa-
chons quel événement . . .

UN AIDE DE CAMP , *effrayé.*

Mon Général , si vous n'accourez à l'ins-
tant , tous vos soins pour entretenir la dis-
cipline et l'ordre dans votre armée auront été
superflus. Des traitres répandus dans nos rangs
de volontaires , prêchent l'insubordination , le
pillage et d'autres excès horribles. Déjà deux
bataillons , égarés par eux , ont devasté cinq
maisons. Ces monstres , en imitant les bar-
bares autrichiens , vont couvrir d'opprobre la
Nation Française ; et les habitans de cette ville
qui nous regardoient plutôt comme des amis
que comme des vainqueurs , ne verront plus
en nous qu'un ramas de fourbes et de brigands.

C U S T I N E .

Qu'entends-je ! ô ciel ! je reste confondu.
Quoi ! des Français , des hommes qui com-
battent pour la Liberté des peuples , s'avilir
à ce point ! ..

HOUGHARD.

Ce trait ne m'étonne pas. Certains murmures qui étoient parvenus jusqu'à mon oreille, me l'avoient fait prévoir... mais quel parti prenez-vous, général?

CUSTINE.

Quel parti, colonel! pouvez-vous me le demander? il faut que la punition la plus terrible soit le prix de leur scélératesse... oui, mes amis, marchons, et mettons un terme à de tels attentats. (*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DEUX JEUNES FILLES, LE VÉTÉRAN,
PLUSIEURS CITOYENS.

LA PREMIÈRE SPIRIENNE.

Hélas! nous serons-nous vainement flattées d'éviter les horreurs du pillage?

LA SECONDE SPIRIENNE.

Ces Français qui nous paroissent si humains, si doux, nous auroient-ils trompés?

LE VÉTÉRAN.

Ne vous effrayez pas, mes enfans, ne vous effrayez pas. Je connois les Français. On a pu en égarer quelques-uns un instant; mais ils reviendront bien vite de leur erreur, et ils seront les premiers à punir les monstres qui les ont abusés.

LA PREMIÈRE SPIRIENNE.

O mon père, que deviendrons-nous, si l'on dévaste la ville ?

LE VÉTÉRAN.

Ne te désespère pas, ma chère Louise : Le général vient d'y courir. Il semble désapprouver l'action barbare de ses soldats ; il parviendra peut-être à les ramener au bon ordre. N'en doutez pas, et ne vous abandonnez point, comme vous faites, à des craintes d'enfant.

SCÈNE I.

Les mêmes, ET TROIS RELIGIEUSES,
DONT UNE VIEILLE.

LA VIEILLE RELIGIEUSE.

O mon doux Jesus ! bonne sainte Vierge Marie ! tous les démons sont entrés dans notre couvent. Il n'y a ni eau bénite, ni signe de croix qui tiennent... ils ont tout renversé, tout saccagé. Si nous n'avions pas eu l'adresse de nous échapper de leurs mains, ils auroient fait bien pire peut-être, et notre pudeur auroit eu à supporter...

LE VÉTÉRAN.

Votre pudeur !.. vous les jugez très-mal, révérende mère. Je suis persuadé que vous particulièrement ils vous auroient respecté.

LA VIEILLE.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils m'eussent respectée plus que les autres ?.. Vous êtes un impertinent, avec votre respect.

LE VÉTÉRAN.

Là, là, point de colère ! Oh ! ce que j'en ai dit n'étoit pas pour vous fâcher ; je trouve

que vous avez prudemment fait de vous
mettre à l'abri de certaines gaietés Françaises.

LA VIEILLE.

Autre impertinence.

LA VÉTÉRAN.

Laissez tous ces débats inutiles. Voici un
détachement de troupes qui vient de ce côté ;
le général est à la tête ; écoutons ce qu'il va
leur dire.

SCÈNE III

CUSTINE, OFFICIERS, SUITE.

CUSTINE.

Citoyens, remettez-vous de vos terreurs,
le mal n'a point été aussi grand que vous
avez pu le croire ; j'en ai arrêté les progrès.
Surtout, n'imputez point à la Nation Fran-
çaise le crime de quelques traitres qu'elle a
en horreur, et que mon armée, d'une voix
unanime, vient de condamner à laver de leur
sang, la tache dont ils avoient cherché à la
couvrir.

LE VÉTÉRAN.

Je l'avois bien dit, moi, que les Français
ne faisoient point la guerre en barbares.

CUSTINE.

Vous leur rendez justice, bon vieillard.

LES CITOYENS.

Vive *Custine* ! vive la République Française !

CUSTINE.

Que l'on fasse approcher ces monstres qui
ont voulu déshonorer nos armes.

(On amène sur le devant de la scène les deux officiers de volontaires.)

C'est donc vous , hommes vils et cruels , qui avez préféré le titre infâme de brigands féroces , au titre glorieux de défenseurs de la plus noble des causes. C'est vous qui , non contents de porter une ame impregnée de crimes , avez voulu en répandre la corruption sur tous vos freres d'armes , c'est vous qui les avez excité à porter la désolation , le pillage , et les attentats les plus atroces , dans des aziles où vous étiez reçus avec fraternité. Opprobres du nom Français , vous avez soufflé l'esprit de rebellion contre les Loix de la Patrie , de l'humanité et des Nations qui la respectent..... lorsque ces loix réunies vous condamnent , que pouvez-vous dire pour votre justification ?

U N C A P T I F.

Puisque ces loix nous condamnent , fais-nous subir notre supplice.

C U S T I N E.

Mais , quel motif a pu vous porter à cet excès de lâcheté et de barbarie ?

L E C A P T I F.

Custine , c'est notre secret ; nous mourrons avec lui. Qu'il te suffise de savoir que , dans les villes et dans les armées nous laissons des vengeurs ; et qu'ils parviendront peut-être , en s'opposant à cette subordination , à ce bel ordre que l'on veut établir ; à dégouter le peuple de ce gouvernement chimérique , qui n'est que le songe de quelques ambitieux ,

C U S T I N E.

Monstres abominables ! avec de tels sentimens , vous osiez vous parer des saintes couleurs de la Liberté ! je sais qu'il existe encore beaucoup de scélérats qui vous ressem-

blent, qui ne feignent de servir leur patrie que pour la déchirer et la vendre aux tyrans! mais qu'ils tremblent, les perfides! l'œil des hommes libres saura lire au fond de leurs âmes, les agitateurs seront démasqués; vainement ils auront flagorné le peuple, ils auront cherché à l'ennivrer, à l'enorgueillir de sa souveraineté pour l'égarer plus sûrement; le peuple éclairé les désignera lui même, et les instigateurs du crime seront punis à leur tour. Oui, en dépit des fourbes, des traîtres, des tyrans conjurés, la République Française subsistera glorieuse, triomphante, et deviendra le noyau de la République du monde.

LE VÉTÉRAN.

Que l'on est heureux d'être né Français!

CUSTINE.

Bon vieillard, puisque vous le sentez, vous en êtes digne. (*Aux soldats.*) Allez, et arrachez à ces monstres un habit qu'ils souillent. Qu'on les conduise à la tête de l'armée; c'est elle qui a prononcé leur jugement..... Qu'ils soient fusillés dans le jour.

On emmène les deux traîtres; plusieurs citoyens & citoyennes les suivent, les autres entrent.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS,

excepté les deux traîtres, etc.

CUSTINE.

Le châtimement, je l'espère, sera d'un grand exemple..... Il est douloureux de punir, lorsque l'on voudroit n'avoir que des louanges à donner.

HOUCHARD.

Je le sens comme vous, Général, mais il le faut.

C U S T I N E.

Oui, sans doute, il le faut.

L A V I E I L L E R E L I G I E U S E.

O mon doux Jésus ! voici monseigneur l'évêque qui vient de ce côté avec des membres du noble chapitre... Que va-t-il dire de nous, en nous trouvant auprès du général ennemi ?

U N E D E S J E U N E S R E L I G I E U S E S.

Il dira ce qu'il voudra ; ma foi ! puisque les Français sont ici, et que, chez eux, ils ont donné la volée à toutes les religieuses ; je veux agir en Française, moi.

L' A U T R E.

Et moi aussi.

L A V I E I L L E.

Voyez donc quel sacrilège !

C U S T I N E.

Vous avez raison, mes sœurs, et je me charge de vous trouver à chacune un mari.

L A P L U S J E U N E.

Oh ! j'en ai déjà un tout trouvé.

C U S T I N E.

Oui ? Et quel est-il ?

L A J E U N E R E L I G I E U S E.

Il est jacobin.

C U S T I N E.

Jacobin ! ce nom est de bon augure... mais que nous veut Monsieur l'évêque ?

S C E N E V.

Les précédens, L'ÉVÊQUE, DEUX CHANOINES, PLUSIEURS MAGISTRATS, etc...

L' É V Ê Q U E.

Monseigneur, la joie que nous ressentons de voir votre excellence dans nos murs.....

C U S T I N E.

Monsieur l'évêque, supprimez avec moi ces

qualifications aussi absurdes que menteuses ;
il n'y a chez les Français, ni monseigneurs
ni excellences ; on n'y trouve que des hommes,
des égaux, des frères.

L' E V E Q U E.

Mais encore faut-il que le rang, les places,
la valeur soient distingués.

C U S T I N E.

Dites l'utilité, Monsieur l'évêque ; lors
qu'un citoyen a eu le bonheur d'être utile à
sa Patrie, il est suffisamment distingué par
l'estime et l'amitié de ses concitoyens.

L' E V E Q U E, (à part)

En vérité, je n'entends rien à ce langage !
voilà un singulier homme ! (à Custine.) Nous
venions, Monsieur, puisque vous ne voulez
pas d'autre titre, pour vous féliciter.....

C U S T I N E.

Point de félicitations, Monsieur l'évêque,
j'ai servi mon pays ; je n'ai fait que mon devoir.

L' E V E Q U E.

Oh ! je ny conçois plus rien !.....

C U S T I N E.

Ainsi vous auriez pu vous éviter les frais
de cette cérémonie.

L' E V E Q U E.

Mais, elle est d'usage..... d'ailleurs, la
religion.....

H O U C H A R D.

La religion ! oh ! nous ne sommes pas dé-
vots, Monsieur l'évêque.

LA VIEILLE RELIGIEUSE.

Miséricorde ! ô que j'ai bien fait de fuir ces
démones lorsqu'ils pilloient le couvent.

L' E V E Q U E.

Vous plaisantez, Monsieur ; le ciel pour-
tant ne bénit point les armes des impies.

H O U C H A R D.

Il faut bien croire le contraire , puisque nous sommes vainqueurs.

LE PREMIER MAGISTRAT.

Nous venions offrir les clefs de la ville au héros invincible qui.....

Il offre les clefs de la ville posées sur un coussin de velours galonné en or.

C U S T I N E.

Les clefs ! nous n'en avons pas besoin , Monsieur. (*Montrant la hache d'un sapeur.*) tenez , voilà celles avec lesquelles nous ouvrons les portes des villes vous pouvez garder les vôtres.

L'EVÊQUE , LES CHANOINES ET LE
MAGISTRAT, (ensemble.)

Oh ! quels hommes ! bon Dieu !

C U S T I N E.

Messieurs , ce n'est pas de pareilles niaiseries qu'il s'agit dans ce moment. Vous savez que l'on ne fait pas la guerre sans argent. L'usage est de la faire payer aux vaincus , mais nous ne sommes pas venus pour mettre les peuples à contribution ; notre mission est de les délivrer du joug ; et non de les pressurer.

L' E V Ê Q U E.

On reconnoît bien un héros à ce noble désintéressement

C U S T I N E.

Il faut cependant que quelqu'un paye les frais de notre apostolat.....

L' E V Ê Q U E.

Ah ! Monsieur , nous allons fatiguer le ciel de nos prières , pour qu'il sème votre route des plus brillans succès.

C U S T I N E.

Il nous faut quelque chose de plus réel , M. l'évêque

L'ÉVÊQUE.

Les humbles ministres du seigneur qui professent le détachement de toutes les choses humaines, n'ont que des vœux à offrir.

CUSTINE.

Cependant, pour me prouver ce saint détachement, je suis persuadé que vous ne refuserez pas de contribuer pour votre part d'une somme de 400 mille livres.

L'ÉVÊQUE.

Quatre cent mille liv. !.. Dieu tout puissant ! où voulez-vous que je les prenne ? est-ce que l'oint du seigneur peut être soumis à des contributions ?

CUSTINE.

Dans nos principes, c'est lui qui doit en donner l'exemple.

L'ÉVÊQUE.

Mais, vous ne voudriez pas commettre un tel sacrilège ?

CUSTINE.

Le brave *Houcard* vous l'a dit ; nous ne sommes pas dévots.

LA VIEILLE RELIGIEUSE, à part.

Oh ! il a bien raison ; ce sont des impies.

LE VÉTÉRAN qui l'a entendu.

Il n'y a d'impies que ceux qui oppriment le pauvre peuple, et ce brave général l'a épargné.

CUSTINE.

De plus, afin que MM. vos chanoines ne soient point jaloux, et qu'ils aient le plaisir de contribuer à une bonne action, je les impose à deux cents mille livres.

UN CHANOINE.

Deux cents mille livres ! ô juste ciel !.. mais, M. le général, nous ne pourrons jamais satisfaire à la demande.

L'ÉVÊQUE.

Allons, allons, messieurs, ne vous récriez pas ; ce n'est pas trop.

LE CHANOINE.

Ce n'est pas trop, monseigneur !... mais nous ne possédons pas vos immenses richesses.

L'ÉVÊQUE

Chut ! chut ! mes enfans ; nous sommes devant le vainqueur ; ne trahissons pas des secrets qu'il nous importe de garder.

LE MAGISTRAT.

Monseigneur a raison ; il ne faut pas nous desservir mutuellement.

CUSTINE.

Eh ! bien, messieurs, vous êtes-vous assez consultés ? et puis-je espérer que votre réponse... ?

LE CHANOINE.

Magnanime général, le noble chapitre ne négligera rien pour vous complaire.

CUSTINE.

A la bonne-heure... pour vous, messieurs les Magistrats qui commandiez ici en souverains, vous qui êtes si riches, vous vous empresserez, s'il vous plait, de vous réunir pour me compter une somme de six cents mille livres, sans rien exiger du peuple pourtant... vous voyez que je suis raisonnable.

LE PREMIER MAGISTRAT.

Mais, M. le général...

CUSTINE.

Point de réplique ; obéissez de bon gré, ou je vous en ferai payer le double...

L'évêque, les chanoines, les magistrats font une fausse sortie.

Ce n'est pas tout encore... M. l'évêque, vous avez dans votre cathédrale beaucoup de reliques, beaucoup de saints en or et en ar-

gent ; ils vous sont assez inutiles ; trouvez bon que je les fasse enlever pour être transportés en France. Allez , soyez tranquille ; je vous réponds qu'une fois à la monnoie de Paris ces saints-là feront des miracles.

LA VIEILLE RELIGIEUSE.

Juste ciel ! ah ! c'est Satan qui les a conduits vers nous. Eh ! quoi ! bienheureux apôtres , ces vilains Français feroient de vous des écus ! o mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel siècle de perdition sommes-nous !

CUSTINE.

Allez , messieurs , et songez à exécuter promptement ce que j'exige de vous ... aussi bien voici un spectacle qui ne vous amuseroit guères.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

Une foule de citoyens , de citoyennes , mêlés aux soldats et aux volontaires nationaux amènent un arbre de la Liberté orné de rubans tricolores , surmonté d'un bonnet rouge.

CUSTINE.

Courage , mes amis , mes frères , plantez avec allégresse cet arbre consolateur ; et puisse la Liberté dont il est le symbole , vivre éternellement parmi vous !

(On plante l'arbre de la Liberté , & l'on danse autour.)

LE SAPEUR.

ARIETTE.

Quels jours heureux ! quels beaux jours de victoire !
Mon pays n'a plus de rivaux !

Ses enfans couronnés de gloire
 Forment un peuple de héros.
 D'un tyran vil et sanguinaire
 Brisant le joug si détesté,
 Ils font triompher sur la terre
 La raison et l'humanité.
 Quelle ardeur, quel transport sublime
 Aujourd'hui guide nos guerriers!
 La vertu terrasse le crime
 En cueillant partout des lauriers.
 Toi qu'on adore,
 O Liberté!

Ton règne en tous lieux fait éclore
 Celui de l'égalité ...

Quels jours heureux, etc.

(*Le divertissement recommence.*)

C O U P L E T S.

U N E S P I R I E N N E.

A I R: *ce fut par la foute du sort.*

Quel beau moment pour ce pays!
 Où sont nos tyrans sanguinaires?..
 Je ne vois qu'un peuple d'amis,
 Et nos vainqueurs sont tous nos freres.
 Affranchis d'un joug détesté,
 Notre ame a le droit d'être fière,
 Puisqu'ici de la Liberté
 Nous plantons l'arbre tutélaire.

U N E A U T R E.

Puisse cette arbre glorieux
 Croître plus altier d'age en age!
 Qu'un sentiment religieux
 Règne sous son épais feuillage!
 Que dans un saint recueillement
 Nos neveux cherchent son ombrage!
 Qu'ils y répètent le serment
 D'abhorrer toujours l'esclavage!

P L U S I E U R S C I T O Y E N S.

O toi! l'idole des grands cœurs,
 Des vertus compagne fidèle,
 Toi qui sèmes nos jours de fleurs,
 Liberté! soutiens notre zèle.
 Viens, à jamais regne sur nous!

Sois l'aliment pur de notre ame!
 Ah! nous jurons de périr tous,
 Plutôt que d'éteindre ta flame.

TOUT LE MONDE.

Ah! nous jurons de périr tous,
 Plutôt que d'éteindre ta flame.

On entend le tonnerre dans le lointain; des éclairs nombreux brillent vers le fond du Théâtre.

CUSTINE, à Houcard.

Ami! qu'ai-je entendu! le tonnerre retentit dans le lointain, de nombreux éclairs brillent de toutes parts... Spiriens, Français, suivez-moi tous; c'est la Liberté elle même qui nous honore de sa présence.

La Déesse de la Liberté descend sur un nuage; le peuple de Spire & les François veulent se prosterner; Elle les en empêche.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, LA DEESSE DE LA LIBERTE.

LA LIBERTE.

Peuple, que faites-vous! je suis la Liberté. Les Français ont dû vous le dire, je ne veux point d'hommages avilissans. Levez-vous, et écoutez-moi... dégradés trop longtems par un honteux esclavage, vous m'avez paru dignes d'une meilleure destinée, et je vous ai envoyé les Français, vos vœux ont touché leur ame; par eux vous avez recouvré votre grandeur première; j'apporte le même bienfait au reste de la Germanie.

Elle descend de son nuage, & chante les couplets suivans.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

L'heure des tyrans va frapper;
La foudre sur leur tête gronde;
Envain ils croiroient m'échapper;
Je veux en délivrer le monde.
Belge, Savoisien, Germain,
De leur cœur me feront un temple;
Et je verrai le genre humain
Du Français imiter l'exemple:

Et vous ici qui m'appellez,
Vous dont je fais l'inquiétude,
Vous enfin qui vous réveillez
Du sommeil de la servitude;
Unis à vos libérateurs,
Des rois effacez l'existence;
Des peuples soyez les vengeurs,
Et je suis votre récompense.

*Elle va s'asseoir sur un trône de verdure,
& là elle reçoit l'hommage des Spiriens.*

LA LIBERTE, à Custine.

Custine, je suis contente de ton ouvrage.
poursuis la carrière brillante où t'a fait entrer
l'amour de ton pays, et j'ose t'assurer que
les enfans de la République Française seront
bientôt les libérateurs du monde.

C U S T I N E.

Déesse, j'ai fait le serment d'être utile à
ma Patrie, à l'humanité toute entière... je
le renouvelle devant vous, et je jure...

LA LIBERTÉ.

Arrête, Custine... La France connoit ta
loyauté, et je compte sur ton courage...

A R I E T T E.

Sur son char désormais la gloire
Va porter le nom des Français.
Partout les cris de la victoire
Seront le prix de leurs succès.

(28)

A ma voix, ils seront terribles
En combattant leurs ennemis.
Je leur dirai, frappez, mes fils,
Frappez ces despotes horribles.
La Liberté rend invincibles
Tous ceux qu'elle adopte pour fils...
Sur son char etc...

(Le divertissement recommence, & finit la pièce.)

F I N.

LIMODIN, Imprimeur de la Section des Lombards,
rue Saint-Martin, No. 250.

